Document generated on 04/20/2024 3:58 a.m.

Vie des arts

Vie des arts

Musique

Sylvio Lacharité and Clermont Pépin

Number 1, January–February 1956

URI: https://id.erudit.org/iderudit/55355ac

See table of contents

Publisher(s)

La Société des Arts

ISSN

0042-5435 (print)
1923-3183 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lacharité, S. & Pépin, C. (1956). Musique. *Vie des arts*, (1), 34–36.

Tous droits réservés © La Société des Arts, 1956

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Plessis voyaient avec appréhension se constituer une classe sociale qui paraissait mettre en cause les cadres théocratiques existants. La conception de la vie de ces bourgeois, leur individualisme, leur pensée politique, leur pensée en matière d'éducation apportaient des éléments de transformations profondes dans la société canadienne française. Comment les évêques ont-ils réagi en face de ces problèmes ? La bourgeoisie pouvait-elle espérer en raison des cadres existants se donner une spiritualité propre ? Il y a là le drame d'une classe sociale que l'Eglise canadienne n'a pas su intégrer à la communauté chrétienne. Aboutissement d'une crise politique, la révolution de 1837 est aussi l'aboutissement d'une crise religieuse. L'idée de Bonald que « vouloir instaurer une république, c'était vouloir instaurer l'athéisme dans la société », était acceptée par les évêques. Le Père Pouliot n'a pas étudié les idéologies sur lesquelles s'appuyaient les divers groupes sociaux. On peut alors comprendre le sens de ses conclusions à propos de Mgr Lartigue : « Langage vraiment digne d'un évêque, d'un grand évêque ! Interprétation des événements de 1837 qui n'a pas cours dans les manuels d'histoire, mais où l'on reconnaît l'homme de prière et de foi, le lecteur assidu des Livres saints, occupé tout entier à rechercher, sous la trame des événements, la pensée de Dieu, afin d'en profiter lui-même et d'en faire profiter les autres (p. 139). »

Conçu dans un dessein apologétique et exécuté sans méthode scientifique, le premier volume de *Mgr Bourget et son temps* n'apporte rien de nouveau sur la situation religieuse dans le Canada du XIXe siècle.

Fernand OUELLET

• Les *Presses universitaires Laval,* en collaboration avec l'*Association canadienne d'Urbanisme,* viennent de publier une brochure intitulée *Sainte-Marie de Beauce - Etudes d'urbanisme* (1) - titre qui, je vous le concède, ne présente rien d'aguichant en soi. Mais on aurait bien tort de s'en tenir à la couverture, pour plusieurs raisons.

La première de ces raisons, c'est que le cas de Sainte-Marie de Beauce présente une foule de problèmes qui ne lui sont pas propres, qui assaillent, au contraire, la majorité des villages et des petites villes de notre province, pour ne pas parler d'ailleurs. Par exemple, le désastre de la rue principale-autoroute, non-sens inexplicable en pays civilisé, qui ne présente qu'inconvénients pour la collectivité, les petits avantages matériels étant réservés à une poignée de commerçants. Autre exemple : l'incurie qui a implanté le village le dos à la rivière - ce qui se comprend, malgré tout -, qui l'y maintient encore - ce qui se comprend moins - et qui a fait de la belle rivière qu'est la Chaudière un dépotoir et un égoût - ce qui ne se comprend plus du tout.

La seconde raison de ne pas vous en tenir à la couverture, vous ne la rencontrerez guère avant les dernières pages, celles qui exposent un projet de *plan directeur* à longue portée, destiné à orienter éventuellement les développements futurs de Sainte-Marie.

André Robitaille y expose un certain nombre de suggestions qui, pour avoir été énoncées et même réalisées en France ou en Suède depuis assez longtemps, n'en prennent pas moins chez nous le ton d'un manifeste - ton qu'il n'y a pas lieu de regretter, au contraire. Est-ce la faute de cet architecte-urbaniste si personne n'a encore osé organiser la croissance des agglomérations en fonction des besoins de ses habitants et prévoir des *unités de voisinage,* de petits quartiers qui puissent être complets sans l'appoint problématique de l'initiative privée ?

Il suffit en vérité de peu d'observation et de réflexion pour voir la supériorité de la ville organisée sur la ville-chaos, celle que nous connaissons tous; mais il faut de l'audace et de l'initiative pour faire un deuxième pas et envisager, en plus des questions de zonage ou de verdure, un équipement collectif souhaitable et souhaité depuis longtemps et maintenant possible. Je ne citerai que le centre récréatif complet, la maternelle-garderie, le garage commun, l'atelier, la buanderie même, qui pourraient être organisés sur une base coopérative pour le plus grand bénéfice de tous.

Cette brochure constitue une excellente base de travail pour les responsables d'information pour le public. On y trouvera, en plus du plan directeur, des analyses préliminaires du cadre naturel de Sainte-Marie, de son visage actuel, de sa population et des principes de son réaménagement.

Souhaitons que d'autres municipalités profitent d'assez de lucidité pour s'engager à leur tour sur la voie de ceux qui savent où ils vont.

Jean-Paul MORISSET

(1) - Résultat d'un travail d'équipe sous la direction d'André Robitaille, architecte-urbaniste, avec la collaboration de René Robitaille, ingénieur, Louis-Edmond Hamelin, géographe, Yves Martin et Jean Cimon, sociologues.

MUSIQUE

• Le *Bulletin international de musique contemporaine,* publié sous la direction de Pierre Boulez et intégré dans le *Domaine musical* dirigé par Pierre Souvtchinsky, est d'un intérêt capital pour tous ceux qu'intéressent et tourmentent peut-être les multiples et angoissants problèmes de l'orientation de la pensée

musicale. Ce bulletin, véritable manifeste d'esthétique musicale *sérielle*, paraît à son heure. Le compositeur, l'interprète, l'esthéticien, le musicologue doivent en prendre connaissance. Aucun musicien respectueux de son art ne peut rester indifférent aux problèmes qui y sont exposés; problèmes de composition, d'interprétation, problèmes que suscitent les recherches de plus en plus poussées dans le domaine sonore : acuité, intensité, durée, timbre. Certaines réactions seront violentes. L'adepte sincère de la musique *sérielle* trouvera matière à le confirmer dans sa foi et sa vérité. Que la loi de la sélection naturelle s'applique au faible, à l'amorphe, à l'impuissant ! Fasse le ciel que les faux-monnayeurs de la musique — à quelque troupeau qu'ils appartiennent — y trouvent définitivement leur compte !

Le nom de Pierre Boulez aurait suffi à lui seul à conférer au message que nous apporte ce bulletin, son importance et sa valeur d'authenticité. Tout de même, il s'est plu à s'entourer d'excellents collaborateurs, choisis parmi les représentants les plus doués de la musique française contemporaine, dans les domaines de la composition (Fano, Barraqué, Le Roux), de l'interprétation et de la critique musicale; ajoutons les noms de Souvtchinsky, célèbre pour ses travaux sur Stravinsky et sur la musique russe, et de Stockhausen, jeune compositeur allemand très versé dans l'accoustique électronique.

Les articles de ce *Bulletin international* remettent à l'actualité l'éternelle question du devenir musical : question qui a toujours été de brûlante et parfois cruciale actualité à chacun des moments de l'histoire de la musique où se jouait, dans la pensée du créateur, le destin de la musique éternelle, à chaque fois que devait s'effectuer un choix qui serait un apport essentiel dans le sens d'une permanence d'être musical selon les valeurs vraies défiant toutes contingences du temps et de l'espace. Pour Boulez et ses collaborateurs, la permanence d'être musical ne peut se manifester que dans la *Série*. Le contexte historique en fournit la preuve.

Retenons au passage quelques considérations qui émaillent ici et là ces textes présentés avec une lucidité, une luminosité dans l'intelligence des problèmes de la musique et de leur solution, qui ne laissent aucune possibilité à une vision louche et myope des choses. « En somme, dit Boulez, parlant de l'autocritique que doit s'appliquer le compositeur (autocritique hélas ! de moins en moins appliquée), l'artiste s'efforce de rendre visible à lui-même le déchet d'une époque... Dans le cas du compositeur, cette discrimination est vitale; s'il a la faiblesse de se refuser à cet *examen de conscience*, alors tant pis pour lui : il naviguera mollement, riche de préjugés, infatué de tradition jusqu'à ce que l'inanité s'empare de lui et lui dérobe tout espoir. Mais cet examen de conscience ne saurait se contenter d'une banale commodité dans l'exploration. Il y faut une grande puissance d'assimilation en même temps qu'un discernement et un goût qui dépendent d'une imagination active et curieuse. » Et au sujet de la nécessité du renouvellement pour l'artiste, mais non pas selon le jeu du caméléon, lisez ce qu'écrit Boulez : « Se renouveler consiste à un égal irrespect pour soi-même que l'on n'a eu envers ses devanciers... L'irrespect pour soi-même élargit un champ de vision. » Pour Boulez, aucune voie facile. C'est l'ascèse artistique totale. Véritable Prométhée embrasé de tout le feu céleste et bien vite libéré des chaînes d'autrui et de ses propres chaînes. (Certain malin ajouterait peut-être *Prométhée déchaîné*.)

Toujours au sujet du compositeur, cette parole de Michel Fano trop souvent oubliée : « La technique d'un langage est issue entièrement d'une exigence de la sensibilité. Elle ne se fait technique que pour l'exprimer avec le maximum d'efficacité en la cernant, en la précisant toujours davantage... Et la première démarche d'un compositeur serait de reprendre le problème au point où l'abandonnèrent ses devanciers. » C'est alors qu'explosent ces *ruptures traditionnelles*, selon le mot de Maurice Le Roux appliqué à la *Symphonie fantastique* de Berlioz, et que l'on pourrait appliquer à toutes les oeuvres pour lesquelles « la tradition n'est que le support d'un rêve ». « Sans rupture, pas de véritable conversion de forces, la tradition devient une sclérose progressive, une lente asphyxie, un académique, une machine morte, un jeu d'esprit, une contemplation de soi. Le geste du créateur est de fournir l'énorme effort de dépassement et de renouvellement indispensable. »

Ainsi pourrait-on ajouter que l'élargissement de la sensibilité musicale semble dépendre essentiellement de l'oeuvre de rupture. Evidemment l'oeuvre se rattache nécessairement à certaines contingences de temps, de lieu, d'habitudes. Et c'est alors que peu à peu « les événements prennent leur place dans les limites décentes de leur importance; certaines époques exagérément admirées ou dénigrées mal à propos comme le Romantisme, se voient dans une certaine mesure justifiées; la série dodécaphonique est sortie d'acquisitions harmoniques, de cette série dodécaphonique est issu le principe sériel qui est bien la glorification de la dialectique musicale (Barraque).»

Ajoutons à toutes ces recherches, à toutes ces ruptures vivifiantes et nécessaires dans le temps musical « l'authentique réveil de la conscience rythmique que suscita Messiaen, prévoyant ainsi son intégration ultérieure dans une morphologie sérielle (Fano) », ajoutons les richesses d'inépuisable énergie positive que délivre un Stockhausen dans ses laboratoires de pulvérisation, de *fission* de la matière sonore (comme cela est bien au diapason de la sensibilté universelle !

Comme il y a parfois merveilleuse concordance du Temps !), la permanence d'être musical est dès lors définitivement assurée. L'ascension continue. Boulez est l'aimant, plutôt l'étoile polaire.

Sylvio LACHARITÉ

• La mort du grand compositeur français Arthur Honegger, bien qu'annoncée par les signes avant-coureurs d'une sérieuse maladie, et ce depuis des années, a ému bien des milieux musicaux.

Ayant été l'élève d'Arthur Honegger à l'Ecole normale, nous avons été profondément affecté par la perte de cet homme dont la valeur, comme créateur, n'est guère contestée que par de rares musiciens.

L'influence d'Arthur Honegger sur son époque a été grande, et par son oeuvre et par ses écrits. Citons d'abord la lutte intense qu'il a menée, pendant trente-cinq ans, contre certaines organisations de concerts, qui se complaisaient à donner aux auditeurs des programmes de musique cent fois entendus. Citons le maître : « Ce sont les *modernes* qui devraient constituer la base des programmes. Les grands maîtres, pour lesquels il faut une adaptation et une culture plus complète, seraient ainsi traités avec un grand respect. Des auditions plus rares, mais toujours parfaites, qui laisseraient aux oeuvres du passé leur prestige et ne terniraient pas leur splendeur par un usage trop fréquent et souvent irrévérencieux... »

Honegger fit partie du groupe des *Six*. On en a déjà suffisamment parlé. Mais sait-on qu'à l'époque de la fondation de ce groupe, il a résisté à de nombreuses tendances, dont l'une était préconisée par Cocteau : celle de la simplicité dans la musique française. Eric Satie illustrait fort bien cette tendance. Les ouvrages d'Honegger sont, en effet, établis sur de larges assises, fortement charpentés, d'un tissu contrapuntique très fourni. Une autre mode de l'époque fut celle de la foire et du music-hall, illustrée par certaines oeuvres de Milhaud et de Satie. A cela, Honegger répondait : « Je n'ai pas le culte de la foire et du music-hall, mais au contraire, celui de la musique de chambre et de la musique symphonique dans ce qu'elle a de plus grave et de plus austère ». Imperturbablement, le génie d'Arthur Honegger, tout en s'enrichissant des différentes esthétiques de son époque, poursuivait sa route.

Honegger est un grand compositeur; il laisse une oeuvre remarquable. Qu'on nous permette de citer une sorte de profession de foi qu'il se plaisait à faire à l'un des cours de l'Ecole normale : « Le compositeur se voit offrir deux attitudes dont il doit choisir celle qui lui dictera son style et son esthétique éventuels. Ou bien, il sera un découvreur, un chercheur, comme Weber, ou Wagner, ou Debussy, ou pour remonter à une époque ancienne, Monteverdi. Ou bien, il sera le créateur qui, enrichi des découvertes de ses prédécesseurs ou contemporains, les exploitera et laissera son évolution suivre un cours plus lent, à peine perceptible. On peut citer en exemple Bach, Beethoven, Mozart. Et c'est là l'esthétique que j'ai choisie. »

Et comme le grand Bach, et le grand Beethoven, Arthur Honegger est déjà devenu un classique dans toute l'acception du terme, un classique moderne, qui est resté jeune; qu'on en prenne pour exemple une de ses dernières oeuvres, sa Ve symphonie, dont le second mouvement contient une partie dodécaphonique. Et pour paraphraser Schumann : « Chapeau bas, messieurs, un grand homme vient de mourir. »

Clermont PÉPIN

THÉÂTRE

• Après Montréal, Québec a maintenant son *théâtre de poche* — c'est son nom. Il ne peut recevoir à la fois plus d'une centaine de spectateurs, d'après la formule même de ce théâtre. Il a été entièrement construit par les membres de la *Compagnie de la Basoche*. Depuis un an déjà, la compagnie occupe en guise de local et de lieu de répétitions le sous-sol de l'église de Saint-Dominique. Et c'est à cet endroit, sur la Grande-Allée, que la compagnie a érigé son théâtre, grâce à l'hospitalité des Pères Dominicains. Le théâtre comporte une centaine de sièges; il est conçu exactement comme un grand théâtre. L'on y trouve des gradins, des côtés en plan incliné, un balcon, une corbeille et jusqu'à deux baignoires (loges du rez-de-chaussée), de sorte que la direction peut annoncer fièrement : orchestre gauche, centre, droit ou encore : corbeille, balcon. Les loges sont réservées et se louent globalement. L'anonymat est de règle. Ainsi, l'on connaît le nom du directeur; mais s'il vient à jouer un rôle, les spectateurs ne peuvent pas plus le reconnaître que les autres. On a adopté cette formule pour aider l'esprit d'équipe et pour servir plus intégralement la présentation théâtrale.

La saison 1955-1956 s'est ouverte avec le *Noël sur la place*, de Henri Ghéon, que la compagnie a présenté pendant quatre semaines au cours du mois de décembre. Dès la mi-janvier, la compagnie a mis à l'affiche l'*Alouette*, de Jean Anouilh. Elle reprendra tout probablement le *Chemin de la croix*, de Henri Ghéon, qu'elle a donné naguère dans l'église même de Saint-Dominique; la saison se terminera vraisemblablement avec *Méfie-toi, Giacomino*, de Luigi Pirandello, et *Yerma*, de Frederico Garcia Lorca.

Pierre HÉBERT